Extrait de la publication

Quelle histoire !

Extrait de la publication

DU MEME AUTEUR

POESIE

& le plus grand poème par-dessus bord jeté, Seghers, 1983
Corpus, Messidor, 1985
Vers l'infini milieu des années quatre-vingt, Seghers, 1987
Italiques deux, Seghers, 1992
Entre-temps, Flammarion, 1997
Échoir, Flammarion, 1999

ROMANS

L'Arbre de vies, François Bourin, 1992, et Seuil, « Points », 1997, n° P406
L'Orgue de barbarie, Seuil, 1995, et « Points », 1996, n° P294
La Tristesse du roi, Seuil, 1997
Le Pardon aux oiseaux, Seuil, 1998
Une fin d'après-midi dans les jardins du zoo, Seuil, 2000
Komsomol, Seuil, 2000

ESSAIS

Le Principe Renaissance, La Sétérée, 1987
La Dialectique Véronèse, La Sétérée, 1989
Œil noir (Degas), Flohic, 1999

RECIT

Martin cet été, Julliard, 1994

Bernard Chambaz

QUELLE HISTOIRE !

ROMAN

Éditions du Seuil
*25, boulevard Romain-Rolland, Paris XIVe*

Extrait de la publication

ISBN : 978-2-02-114501-4

© Éditions du Seuil, octobre 2001

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

J'ai la chance – si c'est une chance – d'être l'éditeur de ce livre.

Je n'ai pas vraiment connu l'auteur de son vivant. Je l'ai croisé deux ou trois fois chez lui, quand le boulevard du Titanic s'appelait encore boulevard du Temple. C'était un ancien professeur d'histoire et géographie ; à son époque, un même professeur enseignait les deux matières devenues la rayonnante géopolitique d'aujourd'hui. Mais j'ai fait toutes mes études avec un de ses petits-fils qui m'a rejoint aux éditions du Passage après avoir animé pendant vingt ans notre filiale du Liminaire où nous essayons de publier au moins douze livres de littérature par an pour ne pas abandonner complètement la fiction au Ministère des Technologies et l'imagination au Comité interplanétaire des Grandes Peurs.

C'est lui, Volines, qui m'a apporté il y a trois mois le manuscrit de son grand-père. Il venait de le trouver dans le tiroir d'un bureau au moment de la vente de l'appartement familial. Il l'avait lu et relu. Il en avait discuté avec ses frères et ses cousins. Est-ce que c'était lisible ? Intéressant, oui, mais lisible par un public qui n'avait plus trop de connaissances et pas davantage un goût prononcé pour une matière aussi douteuse que l'histoire ? Le risque éditorial ne l'inquiétait pas trop. Il était surtout soucieux de la mémoire de son grand-père quand bien même tout le monde l'avait oublié. Il souhaitait donc mon avis.

Je me rappelle très bien cette journée : le ciel gris-bleu et les canons anti-poussière dès 10 heures le matin, le grincement du dôme en hyper-plexiglas tiré au-dessus du centre de la capitale. Je consultais sur mon écran les dernières nouvelles d'Aframérique et venais juste de mettre mon masque nasal en polystyrène réfractaire. Volines était entré, à son habitude, sans frapper, en costume de lin perlé. Pour un

Extrait de la publication

sexagénaire, il avait très belle allure. Je l'ai toujours un peu envié pour ça. Il avait posé sur la table basse un dossier. Une chemise cartonnée en toile verte, une attache en tissu. Je ne sais plus qui de nous deux a dit : Le manuscrit. Je me suis assis sur un des fauteuils autour de la table, j'ai servi deux Klondike pour nous rafraîchir. Avant d'ouvrir le manuscrit, je l'ai soupesé et j'ai fait un vœu, qui doit rester secret si je veux qu'il s'accomplisse. J'ai toujours procédé ainsi.

Je l'ai feuilleté pendant une vingtaine de minutes. En face, Volines se retenait visiblement de parler, d'apporter un commentaire. Il y avait un millier de pages, numérotées. Elles étaient tapées à la machine à écrire. J'étais surpris, ému, parce que je n'avais pas vu de tapuscrit depuis une éternité. Volines m'avait précisé qu'il avait retrouvé à la cave la machine en question, hors d'usage, le clavier déglingué, les plombs limés, le tout affreusement encrassé, une Remington comme on avait dû arrêter d'en fabriquer longtemps avant qu'il se mît au travail. En marge, il y avait de nombreuses notes rédigées d'une écriture serrée, à l'encre rouge.

Sur la page de garde figurait une dédicace :

À ma femme pour ses suggestions
et son tajine au miel

Je demandai à Volines : Alors les tajines ? Il me répondit : Qu'est-ce que je donnerais pour en manger un. On évoqua le tajine aux poires et le miel d'acacia. Ma décision n'était pas prise mais mon préjugé était de plus en plus favorable.

Ensuite, je lus l'Avertissement. C'est lui qui emporta, avant même d'aller plus loin dans ma lecture, ma conviction.

Nous le publions donc sans en changer un mot :

AVERTISSEMENT

Voilà bientôt deux ans, j'ai commencé ce livre bâtard. Ou plutôt j'ai commencé à rassembler les éléments qui m'ont conduit à l'imaginer. J'avais été pressenti par le collectif Kea pour animer le groupe de travail « Histoire ». Une fusée devait lancer le satellite Kea qui emporterait une espèce de somme des connaissances pour un petit

Extrait de la publication

tour de trente mille ans dans l'espace. À côté de « La grande aventure de l'humanité » rédigée par un collectif d'universitaires du monde entier, il y en aurait une « petite » qui serait composée par des adolescents. Je devais cette nomination au hasard. Le père du projet était aussi le père d'une de mes élèves et il passait ses vacances d'été dans l'île des Cyclades nommée Kea. Je crois au hasard. Au moins pour les détails. Est-ce que l'histoire n'avance pas en permanence à travers des séries de hasards ?

Je rédigeais des fiches à partir de mes cours et du travail de mes élèves. En même temps, je me mettais à écrire sur des feuilles volantes des phrases qui me venaient par surprise. On partait à l'aventure et la simple idée d'aventure me donnait des ailes. Je notais aussi mes rêves. Parce que je commençais à faire des rêves, moi qui ne rêvais jamais, ou ne me les rappelais pas le lendemain matin. Un beau jour, une belle nuit, je rencontrai un type qui se nommait Barney. Le type revint. Il était superviseur au Bureau des Utopies.

L'idée d'un roman me vint sur la lancée. Tout était matière à roman, occasion d'enrouler les feuilles 21 × 29,7 des rames de papier à grain lisse dans ma machine à écrire. J'ai pensé à des dizaines de récits possibles et eu envie d'en écrire au moins un. C'était déjà un drôle de pari. J'ai lu pas mal de bouquins et songé à d'autres bouquins. Certains se rappelleront peut-être le mensuel pour jeunes *L'Univers* qui publia alors, en feuilleton, les enquêtes du détective Ernesto Zanzotto et de son acolyte Ercole Zilioli. De toute façon, il eût été vain de vouloir rivaliser avec des ouvrages à caractère scientifique.

J'ai donc brassé des tonnes de faits et de mots. Depuis un an, j'ai repris mes feuilles. J'ai dû sabrer, tailler dans le vif, sacrifier des pages et des pages qui me semblaient intéressantes et même quelques-unes qui me semblaient essentielles. J'ai tenté de les réunir en un seul livre qui donnerait envie de se plonger dans l'histoire. J'ai condensé ces années solaires en une année scolaire et j'ai fait la part belle à mes élèves parce que sans eux j'aurais sans doute vieilli plus vite. Je ne sais pas si j'ai vraiment trouvé une intrigue mais les histoires devraient y pourvoir. Cette nuit, j'ai posé la dernière pièce du puzzle. J'ai fini d'assembler les morceaux. Tout ça grince sûrement un peu. Mais qu'y faire ? Ici-bas, ce n'est pas la belle mécanique céleste. J'ai cherché un titre et je n'ai pas trouvé mieux que celui-ci : QUELLE HISTOIRE ! Il plaît à ma femme. C'est déjà ça.

Elle est plus réservée sur mon choix d'une citation en exergue. Pourtant je trouve que l'historien grec Diodore fait fort en écrivant il y a plus de deux mille ans : « Si en effet on relatait les événements du monde entier qui ont été transmis à la mémoire comme s'ils appartenaient à une seule cité… on se chargerait évidemment d'une ample tâche et on composerait le plus pratique des ouvrages à l'usage des amateurs de lecture. » Maintenant, il me reste à trouver un éditeur qui n'ait pas peur de ce bazar.

nuit du 15 janvier 2002.

Voilà l'Avertissement.

Il a donc fallu attendre soixante ans pour la publication de ce « bazar », qui est d'abord une invitation à l'histoire et une chronique de la vie lycéenne. Plaise au ciel et au Comité interplanétaire que nous soyons nombreux à retrouver dans ce livre quelque chose de l'excitation quasi palpable qui saisissait Volines devant le moindre sujet et le conduisait à insister sur la part d'incertitude préalable à tout événement.

Faute d'indication, nous nous sommes résolus à ajouter au titre un point d'exclamation plutôt qu'un point d'interrogation, quitte à ce qu'il y perdît son ambivalence. Si nous n'avons pas changé un mot de l'Avertissement, il a fallu abréger – parfois sensiblement – le manuscrit et supprimer beaucoup de parenthèses. Toutefois, nous avons conservé ses deux principes de base : la construction avec les 63 cases du jeu de l'oie, disposées en 16 grands chapitres ; la conception de l'histoire comme un roman, ou un récit, une narration qui penche entre les deux parce qu'il y a forcément des éléments du réel et des éléments imaginaires comme dans toute enquête sérieuse. « Comment revisiter le passé sans imagination ? » Le rappel d'Artur Bogg dans son préambule à la *Grammaire de l'optimisme* n'a rien perdu de sa validité. Les recherches de notre service Archives ont permis de déceler la trace d'un projet grandiose baptisé Keo qui aurait visiblement inspiré Volines ; en revanche, elles sont restées vaines quant à la collection de *L'Univers*. Nous avons décidé d'apporter quelques notes (*Note de l'éditeur* ou *NdÉ*) afin de rendre le texte plus accessible, notamment aux jeunes générations. Et si, selon l'auteur lui-même, ce livre est bâtard, rappelons à nos lecteurs qu'il y a de beaux bâtards.

Extrait de la publication

CHAPITRE I

LA RENTRÉE DES CLASSES

CASE 1

Victor Volines ne portait pas de montre.

Quand on lui demandait pourquoi, ses réponses étaient variables.

Soit il assurait ne pas en avoir besoin pour savoir l'heure. Soit il prétendait qu'on la lui avait volée lors d'une fête foraine. Soit il affirmait que sa montre était en réparation chez un horloger, rue de Tbilissi. Soit il racontait qu'il s'était juré de ne plus en porter, après avoir perdu la montre neuve que ses grands-parents venaient de lui offrir pour ses dix ans, en jouant à Tarzan dans la forêt vierge derrière le garage du père Antar. En fait, toutes les réponses étaient véridiques.

Ce qui épatait le plus ses élèves, c'était son aptitude à donner l'heure, à la minute près, à ceux qui croyaient pourtant l'avoir demandée avec discrétion à leur voisin. D'autant que l'horloge de la grande cour, qu'on voyait par les fenêtres, était cassée depuis belle lurette. Pas un élève ne se rappelait l'avoir vue en état de marche. Friguet, le professeur de physique, en faisait une histoire devant toutes ses classes, à la première occasion. L'affaire était connue. Il se lançait dans un laïus un peu ridicule pour finir, invariablement, par le constat désabusé « tout fout le camp ».

Volines, lui, disait que ça n'empêchait pas la terre de tourner ni Guitare de demander l'heure à Roland toutes les cinq minutes. Il avait dit aussi, quand on lui avait demandé son point de vue, qu'il y avait plus urgent que la réparation de la grande horloge et qu'avec Friguet tout foutait le camp depuis toujours.

Ce matin, Guitare n'était pas assis à côté de Roland. Il trônait à côté d'une nouvelle élève, visiblement ravissante. Volines considérait,

Extrait de la publication

sans la moindre réserve, qu'on a beau être professeur on a bien le droit de trouver les élèves ravissantes. Et c'était un des bons côtés des rentrées scolaires : découvrir de nouveaux visages. En attendant, il lui restait à présenter le programme de l'année. Il s'était déjà présenté à ceux qui ne le connaissaient pas, encore qu'il n'avait pas manqué d'entendre des T'as vu v'la Volines, s'empêchant de saisir les parts respectives de mécontentement, de satisfaction et de relative indifférence. Il faisait dans la sobriété. Il ne disait pas Victor Volines, encore moins Monsieur Volines, mais Volines, c'était assez clair.

Il était devant sa classe préférée, la 1re LS. Et il avait le plaisir de retrouver plusieurs élèves de seconde qu'il avait convaincus de choisir cette voie exigeante, mais n'exagérons rien. Il leur avait donné leur emploi du temps, bien rempli, cinq jours sur six à 8 heures, les matins seraient sombres au cœur de l'hiver ; le nom des professeurs, tant mieux pour Ganier tant pis pour Conan ; les numéros des salles de cours, bref, un aperçu de l'horizon hebdomadaire.

Depuis plusieurs années, il ne leur faisait plus remplir de fiche. À quoi bon ? Mais il continuait de leur demander par écrit ce qu'ils avaient lu pendant les vacances. Et où. Volines ne séparait pas un livre lu du lieu où il l'avait lu. Lui, cet été, il avait parcouru une saga des Inuit pendant un voyage dans le désert et un essai sur la Chine dans sa maison du Midi, un hamac entre deux chênes centenaires.

Ensuite, il leur avait parlé d'un sujet qui lui tenait particulièrement à cœur : l'utilité de l'histoire. Chaque année, il improvisait à l'intention des 1re LS une petite digression dont les exemples et même les arguments variaient. Il indiquait d'abord que l'histoire n'avait pas besoin d'être utile pour être passionnante. Puis, il rappelait quelques-unes des questions posées par ses élèves les années précédentes, en fait la même question sur des registres variés. À quoi ça nous sert de connaître Jeanne d'Arc ou la bataille d'Hastings ou les Égyptiens ou la mort de Philippe II d'Espagne ou la vie de Thomas Jefferson ou les kolkhozes dans les steppes du Kazakhstan ou les aciéries de Krupp ou l'assassinat d'un vieillard à New Delhi, oui, à quoi ça nous sert M'sieur ?

À rien. Volines s'arrêtait alors quelques secondes. À rien sauf à mieux se connaître soi-même en partant à la découverte des autres. À élargir son univers, à l'infini, par la connaissance des réalités et des virtualités humaines. Volines sentait que son explication était un peu pompeuse et ingrate. Alors il compara l'histoire à une espèce de

machine à remonter le temps. Et pour contrebalancer l'effet enfantin de la machine, il cita à l'appui une page de Sénèque (*De la brièveté de la vie*) qui disait à peu près la même chose. Et il dit que ce qui lui plaisait dans la bataille d'Hastings comme dans les aciéries de Krupp, c'était le bruit et la fureur qu'on pouvait percevoir, les chevaux les étendards les épées les laminoirs les hommes en sueur sous leur casque, et pareil la mort de Philippe II, le silence de plomb dans les salles immenses de l'Escurial pendant qu'au-dehors on tend de velours noir les portes du palais. Là, il inventait, mais on restait dans une mesure raisonnable. Et, pour retomber sur ses pieds, parce que Volines malgré les apparences n'oubliait jamais le point d'où il était parti, il dit À quoi ça nous sert, eh bien, à ça, à envisager plusieurs vies, et à essayer de comprendre comment et pourquoi les choses arrivent.

La première heure de cours filait assez vite. Volines vit qu'il était moins dix à la montre de Tania. Il ajouta qu'une société sans histoire serait incapable de projet. Il en vint donc à évoquer le satellite Kea qui lui permettrait – cette année – d'embrasser toute l'histoire. Il avait préparé à l'avance quelques mots. Mais d'autres mots lui vinrent, en vrac, d'où il ressortait qu'ils avaient là (lui – Volines – et les élèves) une chance unique. Il s'agissait donc d'établir un résumé d'une « histoire mondiale » et d'y incorporer quelques profils d'individus connus, méconnus, ou anonymes, parce que – sans un écho des vies individuelles – on ne perçoit pas vraiment le mouvement de l'histoire. Il en précisa le caractère facultatif : il comptait sur une dizaine de volontaires et espérait ne pas avoir besoin de les désigner. Il proposa de laisser libre le mercredi après-midi à cause des activités sportives. Il perçut des mouvements divers, un sourire sur le visage de Godard, un éclair de surprise dans les yeux d'un grand, brun, qu'il n'avait jamais vu. Il suggéra de se réunir les mardis de 16 heures à 19 heures, dès demain, pas de temps à perdre.

Donc, mardi 16 heures.

Salle 70, une estrade en bois haute de dix centimètres, un tableau noir qui restera noir, une corbeille en plastique à l'angle de la porte, des tables et des chaises, pas encore d'inscriptions sur les tables, un faux plafond pour les économies de chauffage, des murs crème, des rideaux crème aux fenêtres qui donnent sur la rue.

De la galerie du deuxième étage, il regarde dans la cour une partie de basket. Les feuilles des platanes cachent un tiers du terrain. Volines attend les volontaires pour Kea. Il pense à ses quatre fils qui ont fait hier leur rentrée et – brusquement – à ses premiers pas à l'école, un souvenir très confus, comme sorti d'un film muet : le petit Victor, seul, sous un gros soleil invisible devant la lourde porte de l'école communale qui s'entrouvre. Comme quoi la mémoire, même quand on en a une bonne, est sacrément limitée.

Volines compte les élèves. Douze, c'est un maximum. Il est content que soient venus Colin, Guitare, Roland, Romain, Godard, Tania et Venise, qu'il avait en seconde. Il est aussi content de voir Emi : il a appris hier soir qu'elle avait pour nom Kawasawa et qu'elle avait lu cet été un recueil de nouvelles dans un village nuageux. Il demande le nom des autres présents : Rachel, Alice, Mourad, Dante. Il apprendra vite à les reconnaître. C'est son rôle de professeur comme le rôle du lecteur est de mémoriser les noms des personnages.

Mais le Dante en question – le grand brun – préfère qu'on l'appelle Buffon. On prononce « Bouffone », sans rire. C'est le nom du gardien de but de l'équipe italienne de football. Après tout, pourquoi pas, à force de bassiner tout le monde avec les films de Godard, Alexandre a bien été affublé de ce surnom.

Maintenant on va commencer. Volines demande d'abord aux élèves s'ils connaissent la flèche du temps. Oui, non, plus ou moins, c'est une flèche sur laquelle on place un certain nombre d'événements selon une échelle donnée, par exemple la bataille de Marathon, la naissance du Christ, le grand incendie de Londres, la mort de Geronimo, la découverte de la pénicilline, mon entrée en sixième, etc., Volines fait remarquer qu'il a eu la bonté de les donner dans l'ordre chronologique et qu'on a ainsi une petite idée du temps qui passe.

Encore que cette histoire du temps qui passe – et du temps qui ne passe pas – soit un peu plus compliquée. À commencer par les heures de cours, puisqu'une heure d'histoire vaut – ou ne vaut pas – une heure de physique. Cela dit, Volines ne se faisait pas d'illusions : même avec un Friguet en blouse grise devant un tableau saturé de schémas, des élèves trouvaient le temps plus rapide qu'en histoire. D'ailleurs, il avait entendu Colin vanter les mérites de la physique, que c'était intéressant et que ça pouvait être drôle, et pas seulement quand le professeur s'emmêlait dans ses explications en comparant la

Extrait de la publication

chute d'une boule de pétanque à celle d'une balle de tennis, pour la vitesse les élèves n'avaient pas bien vu mais pour le carrelage la démonstration était concluante.

Tout le monde éprouve la sensation du temps qui passe à des rythmes différents. Alice évoque les tremblements du temps dont Lindor – le professeur de français – a parlé hier matin dans son introduction à l'étude d'un poème. La littérature, c'est pas le truc de Dante (Buffon). Lui, il en est resté à la flèche. Quelque chose le chiffonne.

– La flèche elle monte ou elle descend M'sieur ?

– À ton avis ?

– Ça doit dépendre des moments !

Volines la voit horizontale. Il ajoute qu'elle ne représente ni un progrès ni un déclin. Et puis, l'histoire est irréversible. D'ailleurs, la machine à remonter le temps, personne ne l'avait encore inventée. Souvent projetée, oui, jamais mise au point. Mais on pouvait toujours rêver. L'intérêt pour l'histoire était une sorte de consolation.

Maintenant, on va vraiment commencer.

Première question : quand commence l'histoire ? Volines affirme que la question est simple. Tout le monde connaît la réponse : avec l'invention de l'écriture. Donc on ne va pas revenir là-dessus. Il faut des faits, des traces (de ces faits) et des questions (sur ces faits et aussi sur ces traces). En général, on considère que les traces par excellence ce sont les documents écrits. Volines hésite à poursuivre mais la règle du jeu exige d'être précis. Donc, il précise : on considère aussi – comme documents – des signes muets, tout ce qui témoigne de la présence de l'homme. Cela dit, on ne va pas inclure la préhistoire dans notre travail. On a assez à faire, même s'il est passionnant d'étudier les silex bifaces et les harpons en corne de cerf et les colliers en métal et les girafes peintes en rouge sur les parois des falaises et les alignements de menhirs et même les crânes, tout ce qui a conduit les hommes de ce temps à se déplacer et à se regrouper ici et là.

Deuxième question : où commence l'histoire ? Ici la réponse est simple. Ou presque. Mourad et Romain répondent en chœur « l'Égypte ». Ils l'ont appris à l'école, ils l'ont lu. Volines les déçoit. Il avance un nom de cinq syllabes qui ne leur dit pas grand-chose : la Mésopotamie. Et il ajoute qu'il préfère parler des commencements

Extrait de la publication

– au pluriel – parce qu'il faut se méfier du mythe de l'origine absolue et qu'on devrait comparer l'histoire à un fleuve avec son réseau de sources comme le Yangzi ou plus modestement la Loire.

Maintenant, la Mésopotamie.

Comment la présenter ? Ce serait plus facile si les élèves apprenaient le grec. Guitare propose le pays des hippopotames. L'idée plaît à Volines mais il n'en a jamais vu là-bas sauf au zoo en vrai et au musée en porcelaine bleue et il n'est pas sûr que ces grosses bestioles que les Anciens prenaient pour des chevaux aient quitté un jour les eaux chaudes des fleuves africains. En tout cas, Mésopotamie signifie « entre les fleuves », entre le Tigre et l'Euphrate.

Volines avait la chance d'avoir voyagé dans cette contrée. Il avait donc le paysage sous les yeux, un ensemble de plaines, de plateaux et de montagnes, souvent désertiques, ocre voire beiges, parfois verdoyants, le ciel bleu à part un souvenir de tempête de sable, les crêtes enneigées. Il aurait pu montrer aux élèves des photographies mais la paresse d'avoir à les choisir et les ranger sur le chariot de l'appareil à diapositives l'en dissuadait.

À l'inverse, une carte serait utile.

Ne serait-ce qu'une carte muette, comme dans l'école de son enfance, un de ses premiers motifs de rêve : qu'une carte fût muette, et qu'on puisse donner des noms à des lieux, et pourquoi pas les inventer, un pays à soi, avec ses propres noms et sa propre histoire et un symbole secret pour l'emplacement du trésor, ça aidait à passer les heures de cours les plus ennuyeuses. On y verrait comment la Mésopotamie s'étend entre la Méditerranée et l'océan Indien.

La carte ravive l'intérêt de Roland. Il en a vu cet été, des très grandes, peintes sur les murs du Vatican, pas très lisibles mais splendides, c'est même la seule chose qui lui ait plu au Vatican, avec la glace à la fraise en sortant.

– Y a des fois y a pas de regret à claquer 5 000 lires !

– Et même 10 000 !

Romain – le jumeau – rétablit la vérité. Volines les approuve pour les glaces et indique qu'il n'y a pas besoin de savoir dessiner des visages ou des fougères ou des bords de mer découpés comme des fractales pour faire une belle carte.

Il explique en vitesse les recherches archéologiques effectuées et les recherches à venir, les milliers de sites recensés inexplorés. Il suscite

l'amorce d'un débat sur les financements de la recherche et sur les priorités à déterminer entre la recherche archéologique et la recherche militaire et la recherche agronomique, avant d'y mettre rapidement un terme malgré l'insistance de Colin et d'Alice. Ensuite, il évoque un article de revue, « La grande énigme du cimetière d'Ur ». Le titre plaît aux élèves, notamment aux jumeaux, l'histoire aussi, celle de la fouille de plusieurs milliers de tombes, dont seize ou dix-sept tombes royales. L'ombre d'Indiana Jones plane une seconde sur la salle 70. Malgré le passage de pillards, on retrouve dans les tombes des objets en or, casques, poignards, vases, bijoux, et des corps, oui, des dizaines de corps par tombe, le record pour la fosse 1237 avec soixante-quatorze victimes. Guitare commente sobrement qu'avec un tel score la fosse en question mériterait d'entrer dans le *Guinness*. Volines ignore le livre des records et explique qu'il s'agit certainement d'un suicide collectif, sans doute des prêtresses au service de la grande prêtresse, fille du roi, vêtues de robes rouges à longues manches et fardées et coiffées d'un ruban d'or ou d'argent, mais rien ne le prouve, et si énigme il y a c'est que dans d'autres tombes on a retrouvé beaucoup d'hommes, rois sans doute et gardes du corps et cochers.

Il évoque donc le système religieux. Sumer précède la Bible : il existe beaucoup de points communs, à commencer par la genèse et le déluge. La grande différence, c'est que la Bible affirme un Dieu unique et transcendant. Les dieux sumériens ont des traits humains : ils ont un rôle, un panthéon, des histoires, une cosmogonie. Le sentiment religieux est intense mais on redoute les dieux plus qu'on ne les aime. À travers la religion, la Mésopotamie s'affirme déjà comme un haut lieu de la pensée de la mort et du mal.

Maintenant, comment articuler simplement l'histoire de la Mésopotamie ? Autour de quelques noms qu'on penserait inoubliables, par exemple : Hammurabi, Asurbanipal, Nabuchodonosor. Pour être franc, lui-même ne savait plus vraiment les situer. Il avait été heureusement surpris quand un jour son fils était rentré de l'école en lui racontant l'histoire du bègue tout content de dire à un de ses copains, sans le moindre heurt, Nabuchodonosor-a-deux-bœufs-rouges mais obligé d'ajouter Tu-tu sais c'est dif-difficile à placer dans la con-con-ver-sa-sation.

Volines ne voulait pas entendre parler d'une histoire sans chronologie : le temps c'est la matière même de l'histoire ; il avait quelques

Extrait de la publication

formules abruptes auxquelles il tenait et qui lui paraissaient claires et tant pis s'il perdait un peu de monde en route entre Uruk et Babylone. Les élèves qui l'avaient eu en seconde étaient fixés. Il valait mieux ne pas emmêler les dates quand elles relevaient d'une logique implacable, d'une cohérence qui induisait des enchaînements rigoureux.

La chronologie mésopotamienne serait brossée à grands traits. Volines pataugeait. Mais il n'avait pas honte de patauger.

Donc, au IVe millénaire, naissance de l'écriture, les premières tablettes, retrouvées à Uruk.

Il s'agit de l'invention d'une technique mais surtout d'une révolution capitale. Elle bouleverse non seulement les relations humaines, mais aussi l'identité même de l'être humain. L'invention nécessite deux opérations mentales : d'abord, reproduire sa pensée en images aide-mémoire ; puis, distinguer l'image de la chose qu'elle désigne. De la sorte, un système autonome de mots pourra se mettre en place. Cela dit, l'invention ne s'est pas faite en un jour ni en deux, au contraire. Longtemps, l'écriture a été un système assez rudimentaire bien que très complexe. Les premières tablettes – exhumées lors des fouilles dans les temples d'Uruk et Djemdet-Nasr – avaient pour fonction de consigner des opérations économiques. Les scribes traçaient des signes représentant des choses voire des actes ; par exemple, homme fleuve raisin marcher étoiles ; un tel ensemble – qui tenait déjà par miracle – permettait des combinaisons nombreuses, imprécises, mais il lui manquait encore le moyen d'indiquer les nuances, les accidents, qui feront la langue. Environ un siècle plus tard, les Mésopotamiens conçoivent le phonétisme, de sorte que le signe représente désormais un son. Ensuite, il faut attendre plusieurs siècles pour que l'écriture « à proprement parler » commence à se développer, pour que la révolution se soit accomplie.

À ce sujet, Volines souligne le rôle éminent de personnages complètement oubliés comme Grotefend, âgé de vingt-huit ans quand il pose – en 1803 – les bases du déchiffrement de ces tablettes d'argile ornées de clous, vite désenchanté par l'indifférence qui accueille ses découvertes. Vers le milieu du siècle, il y a encore Rawlinson, officier de la Compagnie des Indes orientales. Volines songe qu'il faudrait écrire une biographie de Henry Creswicke Rawlinson, qu'il en existe peut-être une, sinon qu'il l'écrirait bien, lui, s'il le pouvait, s'il avait le temps, les documents, que ce serait passionnant de suivre l'officier à travers les

Extrait de la publication

steppes poussiéreuses de la Perse et devant le fouillis des inscriptions et de retour dans son cottage et sa rencontre au British Museum avec Marx ou Darwin ou Livingstone et sa vie de famille s'il en a une, même si beaucoup d'historiens sérieux prétendent qu'on n'en a rien à faire.

Le plus étonnant peut-être c'est que la Mésopotamie est bilingue, sumérienne et akkadienne (ou sémitique). On a donc deux sources distinctes aux origines de l'écriture. Et le plus remarquable c'est que ce sont les relations entre Sumériens et Sémites qui ont favorisé cette révolution.

Et après le IVe millénaire ?

Après, c'est le IIIe bien sûr, vous suivez, on peut continuer. Donc, au IIIe millénaire, le dynamisme de ces peuples et la dynamique de leur rencontre accélèrent l'envol de la Mésopotamie, l'épanouissement de sa civilisation. On pourrait énumérer les dynasties, les royaumes rivaux, les guerres, les stèles célébrant des victoires, les noms à moitié légendaires.

Voilà donc Hammurabi. Il a belle allure. Il a régné quarante-trois ans. On a établi aujourd'hui que c'était pendant la première moitié du XVIIIe siècle avant Jésus-Christ. Il unifie la Mésopotamie, fait de Babylone une capitale, favorise un épanouissement culturel caractérisé par les sciences, la philosophie, la sculpture, la langue – dictionnaires bilingues – et la littérature – épopée de Gilgamesh. Il fortifie des villes frontières au nord, il fait creuser des canaux, construire des barrages. Il affirme son autorité politique, par la centralisation, dans les domaines administratif, militaire, économique, judiciaire, financier, religieux. Mais les fonctionnaires restent polyvalents, dans la tradition nomade.

Son œuvre juridique a fixé par écrit un certain nombre de droits : le « Code », entre guillemets, parce que c'est beaucoup dire. Plus qu'un ensemble complet et ordonné de lois, c'est un recueil de dispositions de droit coutumier, mis à jour par chaque roi, par orgueil et, parfois, parce que le droit était devenu inadapté à la situation. Parmi ces dispositions, la loi du talion, qu'on retrouve dans l'Ancien Testament, œil pour œil, dent pour dent, bien connu dans les cours d'école. Volines cite l'article (le 195) : « Si un homme a crevé l'œil d'un homme libre, on lui crèvera l'œil. »

– Même si c'est un accident M'sieur ?

– Et si ce n'est pas un homme libre Monsieur ?

Extrait de la publication

Volines répond que la sentence est exécutée même en cas d'accident ; que si c'est la faute d'un médecin on lui coupe seulement le poignet, ce qui n'est pas nécessairement mieux. Le tarif est nettement moins élevé quand l'éborgné n'est pas un homme libre : tant de pièces d'argent pour un sujet du roi, la moitié pour un esclave. En revanche, le « Code » a l'originalité de protéger la femme et les enfants. Sans excès toutefois : la femme adultère est punie de mort ; cependant, l'époux peut pardonner à l'épouse et le roi à l'amant ; s'ils ne pardonnent pas, les deux amants sont ligotés dos à dos et jetés dans le fleuve.

– Au choix le Tigre ou l'Euphrate !

– Tu parles d'un choix !

Et puis, son règne ce sont des harpes, des lyres, il devait bien y avoir aussi des trompettes sur les champs de bataille, sept gammes de cinq tons et deux demi-tons, pas besoin de connaître le solfège pour deviner qu'il y avait place pour des mélodies et des mélopées. La musique douce accompagnait les repas, des vrais festins, pas pour tout le monde, mais des vrais festins quand même, avec des viandes des gibiers des poissons des légumes des fromages des pâtisseries des miels des fruits, dattes cerises prunes grenades noix pistaches raisin, fruits exotiques venus de régions éloignées grâce à une vitalité commerciale remarquable, le tout arrosé de vin et de bière, du vin rouge et blanc et rosé et coupé et doux et amer et nouveau et vieux, et pour les banquets fastueux un vin rafraîchi avec des glaçons qu'on avait taillés dans les montagnes et transportés puis conservés dans des glacières, et des bières, il faut voir la liste de mots qui en définissent la variété, blanche, rousse, claire, foncée, trouble, adoucie au miel, parfumée, etc., elles étaient versées dans des jarres où les hommes buvaient directement à l'aide de longues pailles. D'ailleurs, le mot « alcool » (guhlu) vient tout droit de là-bas.

Volines signale au passage les débuts de la médecine, des soins, toute une série de potions à base de plantes voire de minéraux destinées à combattre le mal. Pour les Mésopotamiens, les maladies étaient des signes du mal qui venait s'opposer à leur bien-être. Et ces maladies étaient transmises par des démons qu'on pouvait essayer de combattre avec les moyens du bord, y compris la magie. De sorte qu'ils avaient recours aux deux thérapeutiques.

– C'est ridicule !

– Autant mettre toutes les chances de son côté !

Extrait de la publication

Un livre d'histoire s'accompagne souvent d'une page de remerciements. Un roman rarement. Je me sens autorisé par un si long itinéraire à souscrire à la tradition historienne.

Mes remerciements vont à Anne pour sa patience et ses impatiences et pour le simple fait d'être là ; à Antoine et Clément pour nos voyages dans les îles ; à mes parents et mes grands-parents qui m'ont donné le goût de l'histoire ; à mes éditeurs : Françoise Peyrot pour la constance de sa confiance, Claude Cherki pour son amicale obstination à me suggérer les chemins croisés de l'histoire et du roman, Jacques Binsztok pour ses lectures et ses intuitions et pour le Velvet moitié joyeux moitié mélancolique ; à Marie-Hélène Le Maire et à Pierre Chapelain pour leur relecture minutieuse et aussi à Bulle et Garance ; à mes professeurs de lettres et d'histoire qui m'ont passionné et à ceux qui m'ont ennuyé ; à la pléiade d'historiens dont les travaux m'ont emballé et ouvert des horizons ; à Maurice Agulhon qui a dirigé ma thèse à la Sorbonne ; à Jacques Clerc qui a publié mes essais sur la peinture ; à Marie-Anne Bernard qui m'a introduit au Seuil ; à mes élèves ; à John Surman dont la musique ne cesse de m'accompagner ; et par avance à mes lecteurs, ceux qui ont aimé et ceux qui ont essayé.

Extrait de la publication

REALISATION : CURSIVES A PARIS
IMPRESSION : S.N. FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTREE
DEPOT LEGAL : OCTOBRE 2001. N° 37126 (56644)

Extrait de la publication